

Deux groupes de documents essentiels, dans le Nouveau Testament, nous renseignent sur Jésus : d'une part les « Lettres » de Saint Paul, écrites à partir de l'an 50 ; de l'autre, les Quatre Evangiles, dont le plus ancien, l'Evangile selon Marc, est postérieur d'une vingtaine d'années aux Lettres de Paul.

Or P.-L. Couchoud cherche à démontrer que les Evangiles ont fabriqué un Jésus historique sans que pour cela le modèle ait eu besoin d'exister ; et que le Jésus de Paul, bien différent du Jésus des Evangiles, ne peut pas être un homme, ni un homme-Dieu.

L'Evangile de Marc, si on l'analyse d'après les derniers résultats de l'exégèse, ne contient, à côté des visions mystiques, rien autre chose que le développement des passages de la Bible relatifs au Messie, et la transposition d'anecdotes qui, dans d'autres documents, sont attribuées à des personnages chrétiens comme Pierre ou Etienne. On peut donc l'expliquer tout entier sans avoir besoin de supposer l'existence historique de Jésus dont il est censé nous raconter la vie : en tout cas, il ne nous donne sur ce personnage aucun renseignement historique indiscutable, aucun qui ne soit applicable soit par des allusions à la Bible (2), soit par les souvenirs d'événements réels (miracles ou supplices) arrivés à des chrétiens dont nous avons les noms.

En second lieu — et c'est ici le point central — les Lettres de Paul, qui sont les plus anciens des textes chrétiens, ne supposeraient pas l'existence historique de Jésus. Le Jésus de Paul serait non un personnage historique, un Juif de Galilée presque contemporain de l'auteur des Lettres, mais un personnage divin, un Esprit, émanation du Dieu de la Bible, apparaissant en vision à quelques privilégiés. Mieux encore, Jésus est Iahveh lui-même, en tant qu'il se manifeste visiblement : c'est Jésus qui créa le monde dans les Six Jours de la Genèse, en lui Dieu réside « en sa plénitude entière ». Il n'y a pas, affirme P.-L. Couchoud, un seul passage de Paul qui suppose l'existence humaine de Jésus.

Considérant ce point comme acquis, l'auteur se demande : est-il vraisemblable qu'un homme, un paysan galiléen, mort obscurément quinze ans auparavant à Jérusalem, ait été ainsi déifié, et cela par le peuple qui se fait de la divinité l'idée la plus haute, qui met le plus d'espace — un espace infranchissable — entre Dieu et la créature, par le peuple juif enfin, le peuple de Iahveh unique, ineffable, inaccessible ? « Comment soutenir, écrit P.-L. Couchoud, qu'un Juif de Cilicie, pharisien d'éducation, parlant d'un Juif de Galilée, son contemporain, a pu employer sans frémir les Textes sacrés où Iahveh est nommé ? Il faudrait ne rien savoir d'un Juif, ou tout oublier. »

C'est ici, je crois, que la critique de P.-L. Couchoud dépasse de loin celle des mythologues, ses devanciers (3). Il ne s'agit plus d'ergoter sur les Textes, mais de pénétrer au fond de la réalité religieuse. Appuyé sur l'analyse

(2) Ces rapports entre la Bible et la vie de Jésus sont, bien entendu, expliqués par le dogme comme une preuve de la divinité de Jésus : mais, si l'on ne part pas du postulat religieux, il est difficile d'échapper à la conclusion de Couchoud, qui d'ailleurs reproduit ici sur la plupart des points les analyses d'Alfred Loisy : les épisodes de la vie du Christ ne sont le plus souvent que des paraphrases imaginaires des textes bibliques relatifs au Messie.

(3) La thèse de M. Couchoud n'est pas à proprement parler neuve. M. Guignebert dans un livre paru en 1911, *le problème de Jésus* a analysé et discuté les thèses des « mythologues ». Albert Kalthoff et Arthur Drews en Allemagne, John M. Robertson en Angleterre, W. Benjamin Smith en Amérique.

du judaïsme, P.-L. Couchoud peut conclure par ces formules frappantes : « Le christianisme n'est pas la déification d'un homme... Jésus n'est pas un homme progressivement divinisé, mais un Dieu progressivement humanisé. Son histoire humaine n'est pas primitive. Pierre et Paul ont vu un Dieu. Après Paul seulement on a donné à ce Dieu un masque humain, un semblant d'état civil, et on l'a inséré indûment dans l'histoire... Il n'est pas un fondateur religieux, mais un Dieu nouveau... Il n'est pas le prédicateur, mais bien le Dieu prêché. Il n'est pas Mahomet, il est Allah. »



Et l'on peut dès lors esquisser une histoire, hypothétique certes, mais bien séduisante, des origines du christianisme. L'origine première, elle est dans la Bible, dans tous les passages des Psaumes et d'Isaïe relatifs au Messie, qui suffiront presque plus tard, ornés par l'imagination des Evangélistes, à composer la « Bonne Nouvelle ». On attend la manifestation de l'Esprit Divin, on désire passionnément sa venue. Dans des cercles exaltés de Juifs orientaux, le moindre incident peut provoquer une grande explosion de mysticisme ; c'est l'allumette qui, selon Nietzsche, doit être cherchée à l'origine de toutes les religions. L'allumette ? Ce fut sans doute Kepha Petros — Saint Pierre — qui le premier eut une « vision » de Jésus Messie. « La foi en Jésus naît dans la Palestine, probablement en Galilée, au milieu d'une explosion de visions, de guérisons, de miracles et de prophéties, dans un « revival » (4) mystique... » Les miracles de Pierre, comme le crucifiement d'Etienne, premier martyr chrétien, seront plus tard attribués à Jésus, lorsqu'il sera humanisé dans la seconde période du christianisme.

Mais tout se serait borné sans doute à une petite secte mystique, si un homme de génie n'était apparu : Paul, en créant une théologie nouvelle, merveilleusement adoptée aux besoins des cœurs, en découvrant une face nouvelle de Iahveh, — Jésus sauveur et pitoyable, rédempteur des hommes par la souffrance, — va faire d'une petite hérésie juive la plus grande des religions modernes.

C'est plus tard, vers l'an 80 de notre ère, alors que des « assemblées » chrétiennes ou églises existent déjà en Italie comme en Grèce et en Orient, que la sublime et obscure théologie de Paul se transforme et se déforme pour des auditoires moins cultivés et des mentalités bien différentes. La révélation de Jésus Messie, « hypostase de Iahveh », crucifié dans le Ciel par Satan et ses anges, devient, pour les Romains habitués à déifier leurs empereurs, l'histoire d'un homme-dieu mort sur la croix, cinquante ans auparavant, à Jérusalem. La foi s'est matérialisée, le drame céleste est descendu sur la terre. C'est la période des Evangiles, qui donnent au christianisme une forme moins haute et moins purement juive, mais permettront ainsi son extraordinaire développement à travers tout le monde romain.

Et par là devient acceptable le paradoxe que j'inscrivais en tête de cet article : le christianisme se comprend mieux sans l'existence humaine de Jésus qu'avec elle. Par là en tout cas se trouve détruit — définitivement, je crois — l'argument vraiment par trop simple qui suffit le plus souvent à faire admettre l'existence de Jésus : Si le christianisme existe, c'est que son fondateur, Jésus, a existé.

(4) Voir, sur les récents revivals du Pays de Galles, les livres de J. Bois, Rogues de Fursac et J. Chevallier.